

# DJAMEL TATAH

## Djamel Tatah meets Rachid Taha

Entretien piloté par Richard Leydier, ArtPress n°324, 2006.



**Meets est une nouvelle rubrique : nous demandons à un artiste avec quel musicien, dont il apprécie particulièrement le travail, il aimerait s'entretenir. Puis nous organisons la rencontre, suivie d'une discussion informelle. Après Marc Desgrandchamps et Bertrand Burgalat, Djamel Tatah a choisi Rachid Taha. Mais ces deux-là n'ont pas eu besoin d'un entremetteur pour se rencontrer : ils sont amis depuis le début des années 1980.**

**On connaît bien désormais les tableaux silencieux de Djamel Tatah, dont les figures semblent esquisser de curieuses chorégraphies. Rachid Taha, lui, a fondé en 1981, à Lyon, le groupe Carte de séjour, resté célèbre pour la reprise qu'il fit de *Douce France* de Trénet. Depuis 1989, le chanteur poursuit une brillante carrière solo, mélangeant d'une manière inédite musiques orientale, rock, électro... La rencontre a eu lieu chez lui, peu avant l'exposition de Djamel Tatah à la galerie Kamel Mennour, Paris, du 18 mai au 30 juin 2006.**

### **Richard Leydier : Quand et où vous êtes-vous rencontrés ?**

Djamel Tatah : En 1982. Je venais juste d'entrer à l'école des beaux-arts de Saint-Étienne. J'étais alors un grand amateur de rock et de musique populaire, et j'entends le premier 45 tours d'un groupe nommé Carte de séjour. Je me renseigne, et je m'aperçois qu'ils habitent à Lyon. Un week-end, je me rends à une fête dans le local du groupe, dans le quartier de la Croix-Rousse. On a commencé à se voir régulièrement, et puis après je les ai suivis en tournée en Algérie.

Rachid Taha : Peu après, tu m'as permis de toucher mon premier cachet en cash...

D.T. : Oui c'est juste. En 1985-1986 se tient une exposition de Robert Combas au Musée d'art moderne de Saint-Étienne. Les conservateurs me demandent si je connais un petit groupe de rock pour animer la soirée de vernissage. Et je fais venir Rachid et Carte de séjour...

### **Est-ce que Carte de séjour entretenait des rapports avec la scène rock locale, comme le groupe Starshooter ou l'écrivain Virginie Despentes ?**

R.T. : Je connaissais surtout la sœur du batteur de Starshooter, Élisabeth D., qui était journaliste à *Actuel* et qui a écrit le premier article sur Carte de séjour. Mais on avait peu de relations avec le milieu du rock, car c'était plutôt bourgeois : il n'y avait pas de rebeus. Les seuls musiciens rebeus qui ne jouaient pas de musique populaire orientale faisaient du jazz rock. Pourtant, dans les années 1960, le premier rocker français avait été un marocain black : Vigon. Mais à Lyon, dans les années 1980, il n'y avait que les bourgeois qui faisaient de la musique, qui avaient les moyens de se payer des guitares. Un seul groupe sortait du lot : Factory, de Givors. Mais on était assez isolés en fait. Comme on ne trouvait pas de maison de disques, avec notre manager, Bernard Meyer, qui était quelqu'un de très cultivé (il m'a fait connaître Artaud), nous avons créé le label Mosquito. Nous y avons notamment fait un album avec Bryon Gysin.

### **Vous écoutiez quoi comme musique à l'époque ?**

R.T. : En France, la logique voulait qu'on aime soit la soul, soit le rock. L'avantage, pour des gens comme Djamel et moi, c'est qu'on appréciait les deux.

D.T. : En gros, on se situait entre Elvis Presley et Marvin Gaye.

R.T. : Moi, je n'aimais pas le reggae, car je trouvais sa philosophie trop proche d'un intégrisme. En revanche, j'ai grandi avec la musique indienne. Et j'ai découvert le raï avec les femmes, en allant au hammam.

**J'aimerais qu'on évoque l'arrivée des artistes d'origine maghrébine dans le domaine de la culture, et notamment la musique. Vous étiez les premiers, avec Carte de séjour, à déborder le milieu immigré pour toucher d'autres publics.**

R.T. : En fait, on perpétuait un côté populaire. Car n'y a pas plus populaire que les immigrés. Quand ils quittent leur pays, ils amènent deux choses avec eux : la musique et la nourriture. Il y a un élément très important dans la culture algérienne et kabyle : c'est les bars. À Paris, il y a deux types de propriétaires de bars : les auvergnats et les kabyles. Ce sont d'ailleurs tous des « bougnoules », puisque ce terme dérive du mot bougnat. Les bars, ça a été la base de la révolution algérienne. Et la musique, ça se joue dans les bars...

**Pour ce qui est de l'art contemporain, Djamel a été un des premiers artistes d'origine algérienne en France, mais c'est aujourd'hui seulement que le phénomène devient plus visible, avec notamment Saadane Afif, Adel Abdessemed, Kader Attia... Pourquoi cela a t'il été si tardif ?**

R.T. : ... parce qu'on n'avait pas le temps de penser à ça ! On est des prolos. Franchement, tu connais beaucoup d'artistes qui viennent vraiment du prolétariat ?

D.T. : Quand tu es issu d'un milieu prolétaire, d'abord tu passes par l'usine, le verre de rouge, toutes ces conneries-là, et à un moment donné, il y a des hasards et des désirs qui font que c'est de l'art que tu veux faire. C'est comme ça que ça s'est passé pour moi.

**Oui, on le sait bien, le milieu culturel et médiatique est principalement parisien intra-muros...**

R.T. : ... et xénophobe. Je vais te donner un exemple. Djamel comme moi, on n'a jamais pensé qu'on avait quelque chose à prouver. Dernièrement, j'ai vu en couverture d'un journal un dossier consacré aux « arabes qui ont réussi ». On n'est pas des singes ! Les singes qui ont réussi ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

**C'est clair qu'il y a en France un rapport gêné et embarrassé aux artistes maghrébins. Et le risque, pardonnez-moi l'expression, c'est de passer pour...**

D.T. : ...un « bicot de service » ?

**Voilà. L'un comme l'autre, vous ne vous êtes jamais retrouvés dans cette position. Comment êtes-vous parvenus à éviter ce piège ?**

R.T. : Juste par la création, sans se poser de questions à ce sujet, et en travaillant avec des gens très différents. Dans les années 1980, quand j'ai ouvert ce club à Lyon, qui s'appelait Au refoulé, on passait toutes sortes de musiques ; j'organisais des soirées cabaret, de

performances, avec Régine Chopinot, Philippe Descoufflé, et puis Stephan Eicher, Alan Vega... On était capables d'écouter Michelle Torr, Adamo, ou les Sex Pistols. Tout Lyon venait, c'était devenu l'endroit branché, on acceptait tout le monde, alors que la plupart des boîtes de nuit filtraient les entrées. C'était ouvert. De la même manière, aujourd'hui, ça étonne les gens que je travaille avec Brian Eno, Patti Smith, Robert Plant, Laurie Anderson. Parce que je connais leur valeur : ce sont de véritables artistes. Quand je parle avec Eno, c'est le même langage.

D.T. : Ce qui m'intéresse dans le travail de Rachid, c'est une idée qui me parle, c'est le déracinement d'une identité pour en créer une autre, tout à fait autonome. C'est intéressant pour retrouver l'art, car ce dernier constitue une forme de liberté dans l'expérience. C'est un arrachement. Rachid ne renie rien mais il arrache tout pour replanter.

**Justement, quelle place tiennent vos origines dans votre travail ? Vous semblez les gérer chacun d'une manière très différente. Djamel, elles sont très discrètes dans ta peinture.**

D.T. : Chez Rachid, les origines sont plus reconnaissables parce qu'il chante en grande partie en arabe, tandis que moi j'utilise une langue silencieuse, celle de la peinture.

R.T. : Moi je pense que Djamel est plus maghrébin que moi. Ses couleurs, je les retrouve dans le maghreb. Il a une manière non pas discrète, mais élégante de jouer avec les origines. Moi, je suis plus brutal. Il se retient plus, tandis que je suis plus primitif. Il y a une pudeur que je n'ai pas. Mais sur les origines, je vais te dire un truc : nous, on fait revivre des gens comme Zola ou Picasso. Quelque part, on est des réfugiés politiques. Djamel et moi, on rêverait sans doute d'aller vivre en Algérie, parce que c'est un pays magnifique ; mais politiquement, ce n'est pas possible. Et la manière dont ils traitent leurs femmes ! C'est pourquoi je dis toujours que je suis un Algérien d'origine française.

**Quand on regarde vos productions respectives, on a un peu de mal à trouver des liens formels entre vos deux univers, entre le silence des tableaux de Djamel et la voix éraillée de Rachid. Le seul que je discerne, c'est un sentiment nostalgique, voire mélancolique... Vous êtes d'accord avec ça ?**

D.T. : Mélancolique oui, mais pas nostalgique. La mélancolie est un sentiment humain de générosité, parce qu'il est en relation à l'autre. C'est une histoire d'amour. En effet, quand je travaille, il y a une énergie très positive de quelque chose auquel je ne crois quasiment pas, un monde qui dégringole tous les jours devant mes yeux, alors que je tente de construire. Et cela provoque un sentiment de mélancolie. Tu es d'accord ?

R.T. : Oui, c'est pour cela qu'on se ressemble. Mais il y a une autre chose importante, c'est le respect de l'autre. Cela peut paraître un peu con, mais c'est important d'avoir des amis respectueux de toutes origines.

D.T. : Oui, les individus avant tout. Un jour, Rachid, tu as dit que tu étais un mutant. Il faut être en devenir, en transformation. La condition du mutant est une condition d'ouverture et de tolérance. Sinon, on est un nostalgique attaché à son passé.

R.T. : Des mutants qui viennent d'ailleurs et de partout.

**Tout au long de cette interview, j'ai joué l'avocat du Diable en vous interrogeant sur vos origines. Rachid, tu enregistres souvent en Angleterre. Les journalistes anglais ne te posent pas ce genre de questions, n'est-ce pas ?**

R.T. : Non, bien sûr. En France, on a encore l'Algérie en travers de la gorge. C'est un nom qu'on n'arrive pas à prononcer. Pour certains journalistes anglais, et ça me fait marrer, je suis le plus grand chanteur du monde. On a fait un concert avec Brian Eno à Londres, contre la guerre en Irak. Eno n'était pas monté sur scène depuis vingt ans, et il voulait bien le faire à condition de jouer avec moi. Il n'y avait pas de journaliste français pour relayer l'information. N'importe quel chanteur français qui monterait sur scène avec Eno, Patti Smith ou Mick Jones aurait des pleines pages dans la presse française. Je n'ai aucune rancœur par rapport à ça, parce qu'à la limite, je suis encore plus prétentieux : je me dis qu'ils n'ont rien compris, et que véritablement, nous sommes au-delà, nous sommes des mutants.

**Djamel, sur les liens entre musique et peinture, tu dis souvent que « la couleur c'est de la note », que « le tableau résonne, crée une musique de la sensation... le fond comme basse, la figure comme variation ».**

D.T. : La basse, c'est la sourdité, c'est la non-violence, un « boum-boum-boum » qui organise l'espace, qui n'agresse pas, ne crie pas. La basse, c'est le rythme du cœur.

**Rachid, tu connais un peu l'art contemporain, hormis Djamel ?**

R.T. : Je le connais d'une manière un peu exotique. L'expression « art contemporain », c'est un peu comme si, au moment de donner un prénom à son fils, il fallait lui en trouver un second pour faire plaisir à quelqu'un. L'art c'est l'art. L'art, c'est comme la musique : il y en a de la bonne et de la mauvaise...

**C'est pour cela que tu dialogues avec des gens comme Eno ou Laurie Anderson, qui sont à cheval sur plusieurs domaines ?**

R.T. : Tout à fait.

**J'ai entendu parler de projets de court-métrages.**

R.T. : Je suis passionné par le cinéma italien – *les Monstres*, les films de Vittorio de Sica...– et j'ai eu envie de créer toute une série de petits films dans le même esprit. Des producteurs sont intéressés, et même si ce projet n'aboutit pas avec eux, je les réaliserai tout seul.

Dernier album de Rachid Taha : *Tékitoi* (2004).